

## Moomin

Était-ce pour faire un peu de rangement et me débarrasser de l'inutile ou pour me persuader que j'étais entré dans l'âge adulte ? Toujours est-il qu'à cette époque, j'avais entrepris de vendre, parmi mes jouets d'enfant, ceux qui pouvaient avoir de la valeur. J'avais commencé par mon train électrique. C'était un train tout en métal, à l'échelle O, la plus courante dans les années 50-60, dont j'avais tiré un bon prix. Cette première vente m'avait encouragé à poursuivre avec d'autres jouets mécaniques. C'est pourquoi j'étais allé au jardin des Tuileries pour vérifier dans le grand bassin le bon fonctionnement et surtout l'étanchéité d'un canot à moteur à ressort que j'avais l'intention de vendre. Déjà, à cette époque, les collectionneurs s'intéressaient au canot JEP Ruban bleu, et le mien, s'il n'atteignait pas le prix d'un modèle d'avant-guerre, avait tout de même une certaine valeur, d'autant qu'il était en excellent état. Alors que je retirais le bateau de l'eau, je vis sur le sol une poupée, et à quelques pas, une petite fille. Peut-être avait-elle laissé tomber sa poupée sans s'en apercevoir, ou du moins c'est ce que j'avais cru. Je la lui rapportai, pensant lui faire plaisir. Au lieu de me remercier, la morveuse m'arracha la poupée des mains : « J'en veux plus, elle est moche ! ». La poupée était, il faut l'admettre, en triste état. Une jambe était en partie écrasée, et elle n'avait presque plus de nez. Je lui ai demandé ce qui était arrivé à son nez. C'était la fillette qui avait eu l'idée de lui mettre un anneau dans le nez, et n'avait rien trouvé de mieux pour trouer le plastique que de prendre une aiguille chauffée, qui bien entendu avait fait fondre la moitié du nez. Où avait-elle été chercher cette idée d'anneau dans le nez ? Ce n'était pas encore la mode des piercings, et ce genre de décoration ne se voyait guère que chez les Papous. De toutes façons, l'opération n'avait pas réussi. Je lui dis qu'on pourrait dire que sa poupée était lépreuse, et qu'il ne fallait pas rejeter les lépreux, mais au contraire les soigner. La lèpre n'était pas très contagieuse, elle se guérissait facilement aujourd'hui à condition d'être détectée à temps, et c'est pour cela qu'il fallait donner à la Fondation Raoul-Follereau. Et puis Raoul Follereau avait écrit une pièce de théâtre qui s'appelait « La petite poupée ». Ça ne devait pas être une coïncidence. En guise de réponse, et avant que je n'eût de temps de lui parler de Saint Louis comme j'en avais l'intention, la petite pécore jeta rageusement la poupée dans la corbeille à détrit. Je la retirai de la corbeille, et la pris avec moi. Je n'avais aucune idée de ce j'allais en faire.

Je sortis des Tuileries, et poursuivis mon chemin par l'avenue de l'Opéra au niveau du Palais Royal, la poupée d'une main, le canot mécanique de l'autre. Je pris à droite la rue Sainte Anne et je vis à la vitrine d'une mercerie un coussin Moomin. Je n'en avais encore jamais vu. Hybride de souris et d'hippopotame nain, Moomin, le personnage dessiné par la finlandaise Tove Jansson, se prête particulièrement bien à la création de coussins à son image. Court sur pattes et bien dodu, un coussin Moomin est un repose-pieds idéal. C'est donc un coussin Moomin que j'avais devant moi, recouvert d'un tissu écossais, variation assez libre sur le thème du tartan

militaire, avec ses yeux de verre, ses petites oreilles, et son air résigné. À première vue, ce n'était pas un produit industriel, mais une fabrication artisanale particulièrement soignée. J'avais été étonné de trouver un article réalisé sur ce thème dans une boutique française, car si les livres de Tove Jansson sont très populaires dans son pays et en Angleterre (ils ont été traduits et publiés par Penguin et les aventures de Moomin ont paru dans le quotidien Evening News à la fin des années 50), Madame Jansson est peu connue chez nous, et l'était encore moins à cette époque.

J'entrai dans la boutique en faisant tinter la clochette de la porte. La mercerie ne semblait pas connaître une bien grande activité. Un comptoir en chêne, un mur garni de tiroirs de toutes les dimensions, un mannequin d'osier, et le silence ; il n'y avait personne. Je déposai la poupée à côté du coussin. Sans réfléchir à l'absurdité de la situation, je me pris à m'adresser en pensée au coussin : « Elle a été délaissée par une méchante fille, qui l'a abîmée. Ce sera ta poupée, mais il faudra l'aimer, avec sa robe défraîchie, son nez mutilé, sa jambe écrasée et ses cheveux défaits ».

Rien n'est plus triste qu'une poupée que personne n'aime. Elles sont faites pour être les confidentes, le réconfort des enfants. Tout comme les ours en peluche, elles contribuent à ce que se développent chez les plus jeunes des sentiments de tendresse, d'affection, de responsabilité. Pour la première fois, j'avais senti comme une vie, peut-être même une âme dans un objet inanimé. Lorsque j'étais enfant, je croyais que les poupées pouvaient ressentir mais je n'ai jamais cru qu'elle pouvaient me comprendre, moi ou n'importe quel autre humain. Ce coussin en forme d'animal de bande dessinée m'avait fait une autre impression : j'aurais juré qu'il y avait de la vie dans ses yeux, qu'il pensait, et qu'il comprenait le langage des hommes. Et pourtant, ce n'était pas même une peluche, juste un coussin. Mais il y avait ces yeux de verre qui me regardaient.

La mercerie était une vraie mercerie, qui sentait la mercerie, car il y a une odeur bien particulière que je ne saurais définir, dans toutes les vraies merceries. Peut-être est-ce l'odeur de l'apprêt avec lequel on traite beaucoup de tissus ? Et déjà, les merceries commençaient à disparaître et celle-ci, avec sa clochette à la porte, semblait délicieusement vieillotte. Encore une boutique dont je me demandais comment elle pouvait nourrir sa propriétaire. Il y avait beaucoup d'articles, mais rien de ce que les femmes d'aujourd'hui achètent. Des boutons, des agrafes, des rubans, de la cordelette, du gros-grain, du biais, de l'extra-fort, du fil à Milanaise, toutes choses dont je connaissais les noms pour avoir vu ma grand-mère en acheter. Il y avait aussi des canevas à broder et des centaines d'échevaux de coton de toutes les couleurs, pour satisfaire les esclaves du point de croix, une passion que je n'ai jamais pu comprendre tant les résultats sont consternants. Étonnant de voir un tel assortiment de fournitures pour une occupation qui déjà était passée de mode, surtout à Paris.

Enfin, la mercière fit son apparition. Elle portait gaiement la cinquantaine, et sa silhouette

menue lui donnait l'air plus jeune. Elle était vêtue avec une coquetterie surannée, chemisier blanc boutonné jusqu'au cou, ses petites mains hâlées émergeant d'un bouillonnement de dentelles, pantalon en tartan Royal Steward, rouge à lèvres vermillon, vernis à ongles assortis. Ses cheveux blonds aux reflets argentés (c'était bien évidemment une coloration), étaient savamment ramenés en chignon. À l'époque, je n'avais que 25 ans, je voyais en elle une sorte de Grand-mère Donald, d'autant qu'elle marchait en boitant légèrement, comme un canard. Il ne lui manquait que les guêtres...J'ai pensé alors au professeur de musique que j'avais eu en classe de quatrième. C'est un curieux personnage que nous avons découvert au premier cours : elle n'était plus de première jeunesse, un peu empâtée, le cheveu maigre et gris, plutôt négligée, de la moustache. Son pull rose, défraîchi, était taché, et son échancrure offrait au regard la naissance de seins flasques qui pendaient tristement, car elle ne portait pas de soutien-gorge. Pour achever le tout, elle était chaussée de bottines vernies avec des guêtres blanches. J'étais au premier rang, elle m'avait interpellé : « Monsieur, vous ricanez ! - Mais Madame, je vous assure... Sortez ! J'étais un élève sage, et c'était la première fois que je me faisais mettre à la porte d'un cours. Il est vrai que j'avais ricané, mais j'avais de larges excuses... Par la suite, nos relations s'étaient bien améliorées. Elle avait compris que j'aimais la musique. Un jour, elle nous avait joué pour nous récompenser d'avoir été sages (disons, moins chahuteurs qu'à l'accoutumée), une marche turque endiablée. Elle avait une grande maîtrise de l'instrument, et pour avoir du punch, elle avait du punch, il m'avait même semblé qu'elle accélérât sérieusement le tempo. Elle faisait trembler les vitres, elle réussissait à sortir l'orage et les éclairs de l'humble piano droit du lycée, on avait l'impression qu'il était prêt à prendre feu. Elle n'avait pas joué le morceau comme Mozart l'avait écrit, elle l'avait exécuté – jamais le mot ne m'a semblé plus juste – avec rage, peut-être la rage d'une artiste frustrée, ou la rage d'un professeur qui avait envie de passer ses élèves à la moulinette. Je n'avais pas osé lui demander de nous jouer un boogie, et c'était un tort. Elle aurait très certainement eu à coeur de nous montrer qu'à côté d'elle, Jerry Lee Lewis jouait comme une rosière et que, derrière un clavier, elle était capable de faire passer les rockers les plus furieux pour de la guimauve. Elle nous parlait de Wagner comme s'il s'était agi de son voisin de palier, vénérait Wanda Landowska, l'illustre claveciniste, bref elle était totalement habitée par la musique. Peut-être aurait-elle pu devenir une grande concertiste si la vie en avait décidé autrement ? Peut-être avait-elle dû se heurter à des limites physiques ? J'ai compris le désenchantement de cette femme, obligée pour vivre, d'enseigner la musique à des galopins qui ne songeaient qu'à chahuter. Et encore avait-elle dû accepter, approchant de la soixantaine, un poste d'auxiliaire, mal payée et sans garantie d'emploi. Je ne dirais pas que j'étais tombé amoureux de Mademoiselle Rose, mais je me suis mis à avoir pour elle une grande admiration, et sans doute aurais-je éprouvé une affection sincère si sa moustache n'était pas venue tout gâcher. J'avais tout de suite imaginé la mercière portant les guêtres blanches de Grand-mère Donald, et cette petite dame si soignée avait fait ressurgir le souvenir de Mademoiselle Rose, qui pourtant lui ressemblait si peu.

« Monsieur, je vous attendais. Si vous voulez bien venir dans l'arrière-boutique, nous allons prendre le thé ». Cet accueil sentait un peu trop le mystère, et si ce n'avait été cette gentille petite dame, je me serais méfié. L'arrière boutique était fort encombrée par la marchandise. Il y avait aussi un établi, avec de nombreux outils, et deux machines à coudre, un évier, une paillasse, un réfrigérateur, et dans un angle, une petite table ronde avec trois fauteuils crapaud . Nous primes d'abord le thé. Il était excellent, c'était un Earl Grey de chez Jackson, que je pris avec un nuage de lait, une habitude qui ferait frémir un puriste, mais que j'avais prise en Angleterre. La mercière me proposa une cigarette : « si vous aimez, ce sont des Craven sans filtre, on en trouve très difficilement ». J'aimais les cigarettes anglaises, et tout particulièrement les Players ou les Craven sans filtre, on sent beaucoup mieux le goût du tabac. Et ces cigarettes ne sortaient pas d'un paquet de carton, mais d'une boîte en fer de 50 cigarettes, comme on en trouvait alors chez les buralistes des beaux quartiers...Mais tout cela est terminé, heureux temps où le tabac n'était pas nocif pour la santé.

Nous avons donc fumé, sans rien dire, et lorsque les cigarettes furent consommées, la mercière prit enfin la parole. « Je vous ai observé. Il me semble que vous avez compris bien des choses. Les objets, voyez-vous, peuvent se charger d'affect. Ils reçoivent et emmagasinent les sentiments qu'ils font naître. Cet ours en peluche que vous voyez sur l'établi, a été chéri pendant de longues années par un petit garçon. Et tout cet amour, toute cette tendresse n'est pas perdue : elle s'accumule et finit par constituer une charge émotionnelle, un peu comme une batterie d'accumulateurs se charge d'électricité. Mais comme une batterie d'accumulateurs, cette charge n'est pas éternelle. Il faut de temps à autre la régénérer, mais c'est un autre problème. C'est en raison de cette charge affective que certains objets ont comment dire, une âme si vous trouvez ça plus simple à exprimer, et qu'il est parfaitement possible de communiquer avec eux. Et je vous le dis, si les enfants ont des échanges affectifs avec leurs jouets, ils ne sont pas les seuls. Les adultes bien entendu, sont concernés mais les animaux aussi. Avez-vous déjà observé un chien avec son doudou ? Et avez vous déjà vu qu'un chien qui dort avec sa peluche soit un chien agressif ? » Et là, il faut faire attention aux interprétations. Peu importe que le doudou de votre compagnon représente une souris, un ours, un os, ou que ce soit juste une boule de chiffon. Le chien assimile cet objet tendre et malléable à une présence qui le rassure, sa mère, ou les autres chiots de la portée, allez donc savoir ? Toujours est-il que le jouet reçoit et concentre son affect. »

Je restais songeur. *Grand-mère Donald* avait analysé avec pertinence le comportement canin mais pour le reste de sa théorie, j'étais dubitatif.

« Cela vous étonne, n'est-ce-pas. J'ai bien étudié ces questions, et ce, depuis longtemps. Pour tout vous dire, je tiens une mercerie, mais ma véritable occupation, c'est la réparation et la restauration de poupées et de peluches, et je puis vous affirmer que j'ai ressenti des choses

étonnantes et j'ai été témoin de phénomènes difficiles à croire. Si je vous dis tout cela, c'est parce que vous me semblez un jeune homme digne de confiance. Que faites vous dans la vie ?

- Madame, je viens de terminer mon service national dans la Marine depuis une semaine, je suis entré en fonction comme conservateur stagiaire à la Bibliothèque Nationale. Pour dire les choses simplement, je suis bibliothécaire ».

J'ai apprécié qu'elle s'abstienne de cette remarque idiote qu'on me fait trop souvent : « Oh, comme j'aurais aimé être bibliothécaire ! » En général, cette réflexion naît d'une profonde ignorance. Les uns, de l'ignorance des diplômes exigés pour exercer la profession, les autres de l'ignorance de la rémunération moyenne d'un bibliothécaire. Elle poursuit :

« Vous êtes tout jeune, vous avez quel âge ?

- 25 ans.

- Et moi je vais avoir 57 ans le mois prochain ».

Je n'ai pas dit, comme il eut été convenu de le faire : « Jamais je n'aurais cru, vous ne les paraissez pas ! ». Elle avait 57 ans, elle paraissait 57 ans, il n'y avait rien d'extraordinaire à cela, et cela n'empêche nullement une femme de 57 ans d'être jolie. Je pense qu'elle m'avait sû gré de m'être abstenu de tout commentaire.

« Mais vous avez dit que vous m'attendiez ?

- Oui, je ne comptais pas précisément sur votre venue, mais je savais que j'aurais bientôt la visite d'une personne capable de comprendre ce que je faisais.

- Mais Madame, qui vous dit que je suis cette personne ?

- Je le sais » dit-elle en me pressant la main.

J'avais encore une certaine méfiance, elle cherchait visiblement à me séduire, et je sentais bien qu'elle allait y parvenir. Dans quel but ? Pas pour me soutirer de l'argent, car il était évident que je n'avais pas un sou vaillant et que ma situation professionnelle ne me conduirait jamais à la richesse, tout juste à une nomination dans l'ordre des Palmes académiques. Elle sentait bien que je la trouvais très charmante, mais à la façon d'une parente plus âgée. Si j'avais eu trente ans de plus, je l'aurais regardée différemment, surtout si elle avait porté des guêtres blanches... À moins qu'elle ne cherchât à recruter un homme à tout faire à bon compte ?

« Dites-moi, jeune homme, comment vous appelez-vous ?

- Philippe, Madame.

- Mon mari s'appelait Philippe.

- Votre mari s'appelait ? Dois-je comprendre que vous êtes veuve ? Il ne m'était pas venu à l'idée une seule seconde qu'elle ait pu être divorcée. Elle avait la tenue soignée à l'extrême d'une femme qui n'a d'autre souci domestique que sa propre personne, comme il est fréquent chez les femmes qui vivent seules depuis longtemps.

- C'est exact.

- Et ça fait longtemps qu'il est décédé ?

- Oh oui, et je ne suis pas restée mariée bien longtemps. Nous nous étions fiancés au cours de l'été 39. Nos parents voulaient que l'on attende que Philippe ait une situation stable. Alors, ce n'était pas facile, parce qu'à l'époque, les convenances... Et il n'était pas question d'être enceinte avant le mariage. Mais à l'annonce de la mobilisation, nous avons décidé de nous marier, avec ou sans la bénédiction des parents. En fait, si nous ne l'avions pas décidé, ce sont nos parents qui nous y auraient poussés, et même contraints. Ils avaient connu la guerre précédente, ils savaient bien que le discours officiel n'était que du baratin. La mobilisation n'est pas la guerre ! , on le sait bien, mais la guerre commence toujours par la mobilisation, et personne n'a jamais vu qu'on en reste là. Et tous ceux qui avaient connu quatre ans de guerre, entre 14 et 18, savaient qu'on ne sait jamais quand ça se termine.

« Si jamais il arrive malheur à Philippe, avait dit ma mère, réfléchis un peu. Fiancée d'un mort, cela ne t'avancerait à rien. Tandis que mariée, tu deviens veuve de guerre, avec une pension, et qui plus est, une pension non imposable. Et si tu veux refaire ta vie, une veuve de guerre, ça n'est pas n'importe qui, on la respecte, tu peux te montrer exigeante. Regarde ta tante, qui s'est retrouvée veuve à 20 ans en 17. Deux ans plus tard, elle était demandée en mariage par un homme remarquable. Veuve de guerre remariée, sa pension n'était plus que symbolique, mais elle conservait ses droits. »

Il faut admettre que mon oncle, l'homme qui avait épousé la jeune veuve, était le type même de l'homme de devoir, respectueux des convenances, mesuré dans ses paroles, gentil, mais chiant. Enfin, c'est ce qu'il laissait paraître. Et lorsque mon oncle est mort, ma tante est redevenue veuve de guerre, avec pension à 100 % ! Ma mère était une femme avisée, qui prévoyait tout. Nous nous sommes donc mariés, en toute simplicité, lors de la première permission de Philippe, C'était la *drôle de guerre*, et soudain, alors qu'on commençait à s'habituer à cette vie un peu bizarre, la guerre, la vraie, a éclaté, en mai 40. Philippe était au 18<sup>e</sup> Dragons, un régiment de cavalerie motorisée. Ils sont allés en Belgique, et puis ils ont dû reculer, pour se retrouver piégés à Dunkerque. Mais ça tirait dans tous les coins, sur la plage de Zuidcoote. Les avions allemands mitraillaient. Il a été fauché alors qu'il faisait la queue pour embarquer sur un bateau anglais. Il n'est pas mort en héros, il est mort comme meurent la plupart des soldats, en victime, sans se rendre compte de ce qui lui arrivait. Je suis presque certaine qu'il n'a même pas tiré un seul coup de fusil. Il était affecté au dépannage des blindés ».

Je songeais à mon père, qui avait lui aussi été mobilisé, et avait vu au cours des 6 semaines de la campagne de France, tant de morts absurdes et en si peu de temps que l'héroïsme lui semblait suspect.

« Notre vie commune n'a duré que quelques semaines, pendant ses permissions. Je me suis donc retrouvée veuve, sans enfant, mais quand on pense à ce qui nous attendait, c'était sans doute aussi bien. Mais j'étais veuve de guerre, avec une pension qui m'a tout de même bien aidée, et je dois reconnaître que ma mère n'avait pas tort. Mes parents tenaient déjà cette mercerie. J'ai

continué à travailler avec eux dans leur commerce. Il faut dire que pendant l'Occupation, il y avait de l'ouvrage. Comme il y avait des restrictions et des tickets pour tout, y compris pour les vêtements, tout le monde cousait, réparait, remettait à la taille, transformait les vieux vêtements. Alors il fallait trouver des fournitures pour tous les particuliers et les professionnels, des agrafes, des fermetures, des boutons, du gros grain, et bien évidemment du tissu. Avec sa camionnette Citroën à gazogène mon père parcourait toute la région parisienne à la recherche de vieux stocks. Et je puis vous dire que nous avions besoin d'un homme solide à la boutique, parce que les pièces de tissu pesaient leur poids ! »

Je revins la voir le lendemain, en fin de journée. Elle m'accueillit par un joyeux :

« Oh, voilà mon Fifi qui vient me voir. Ca ne t'ennuie pas que je t'appelle mon Fifi ? Et puis pardon, je t'ai tutoyé.

- Mais non, rassurez-vous, ça me fait plaisir, parce que c'est comme cela que m'appelait ma grand-tante. C'était la sœur de ma grand-mère. Elle avait toujours pour moi des chocolats qu'elle conservait dans son armoire entre deux piles de linge. L'ennui, c'est qu'elle utilisait sans parcimonie les boules de naphthaline pour protéger son linge, et du coup, le chocolat prenait l'odeur de la naphthaline. Curieusement, j'avais appris à aimer ce chocolat parfumé à la naphthaline, et je dirais même qu'il me manque aujourd'hui.

- Tu sais, je m'appelle Gisèle. Inutile de continuer à me dire Madame, et tu peux me tutoyer.

- Gisèle, je vous en remercie, mais cela m'ira très bien si vous me tutoyez tandis que je continuerai à vous vouvoyer. Des copains du même âge, des camarades d'école, des collègues se tutoient, et ce n'est pas pour autant qu'il y a toujours de l'amitié. J'aime bien dire vous à une personne plus âgée qui me tutoie, c'est en même temps respectueux et affectueux dans les deux sens. Je le faisais avec ma grand-tante » .

Je me rendis compte aussitôt de ma maladresse. J'aurais pu faire allusion à une tante (car elle avait l'âge à être une sœur de mon père ou de ma mère), mais une sœur de ma grand-mère, c'était sévère !

Apparemment, cela lui convenait très bien. Elle mit le verrou et tourna l'écriteau de façon à afficher « fermé » côté rue, et me conduisit dans l'arrière boutique, avec le même cérémonial, earl grey et Craven A.

« Gisèle, vous n'avez jamais refait votre vie ?

- Non, je n'avais plus envie de rien. Nous étions jeunes, nous rêvions à une famille modèle avec des enfants sages, des vacances à la mer, une petite auto, un bonheur tranquille. On aurait profité du progrès, on aurait eu la vie plus douce que nos parents et surtout que nos grand-parents, plus de confort, plus de loisirs, un peu plus de liberté... Tu vois, pas un idéal transcendant, mais la vie ordinaire des gens modestes, faite de petites joies. Tout s'est terminé en juin 40. Et après cela, je n'ai plus connu personne, enfin rien de durable ni de bien intéressant.

- Mais les poupées, comment en êtes-vous venue à vous occuper de poupées ?

- J'ai découvert ce que je t'ai expliqué grâce à mon mari. Quand on m'a annoncé qu'il avait été tué, je n'ai pas été surprise. Je n'étais pas comme au cinéma ivre de chagrin, mais très abattue. J'ai eu l'impression que j'étais morte moi aussi, et je me suis mise à agir comme un automate. La fin de l'été 40, c'était particulier. Le grand bordel, il n'y a pas d'autre mot : l'exode, les réfugiés mitraillés sur les routes, plus d'armée, plus de gouvernement, les bombardements. Il n'y a plus de loi, on vole, on pille, on viole, on incendie, on détruit... Et puis nous nous sommes installés dans l'Occupation. Et si ça n'était pas drôle pour nous, ça l'était encore moins pour tous ceux qui s'étaient retrouvés prisonniers en Allemagne, et tout le monde avait un fils, un père, un ami, un mari prisonnier. Et puis surtout, on ne savait pas combien de temps ça allait durer, mais il fallait vivre. Comme je n'avais pas eu le temps de faire vraiment connaissance avec mes beaux-parents, je suis allé passer quelques jours chez eux, dans leur petit pavillon de banlieue. Nous avons regardé beaucoup de photos. La mère de Philippe m'a montré une caisse dans laquelle elle avait gardé ses jouets d'enfant. Il y avait un ours en peluche, et j'ai ressenti quelque chose de bizarre. Je sens que tu commences à comprendre dit-elle en me souriant...

J'ai pris l'ours, et j'ai demandé à mes beaux-parents de le garder en souvenir. Ils n'allaient pas me le refuser. Ce petit ours était un ours comme on les faisait à cette époque : ils étaient garnis de copeaux de bois, les membres étaient articulés, la peluche, c'était du mohair. Les yeux étaient en verre, la truffe était brodée. Ce n'était pas un Steiff, mais c'était de la fabrication française de qualité. Malheureusement, il n'était pas en très bon état. Il avait le ventre mou qui plissait. Ma belle-mère m'expliqua qu'un jour Philippe l'avait oublié sur le banc dans le jardin. Il avait plu toute la nuit, et le lendemain matin, il avait retrouvé le petit ours le ventre vide, les copeaux avaient perdu leur volume et s'étaient transformés en une bouillie compacte.

J'ai donc remis en état le petit ours. Il suffisait de retirer les copeaux qui avaient pris l'eau, et de les remplacer par des copeaux secs. Avec son rabot, mon père n'avait pas été long à me faire de beaux copeaux tout neufs à partir de chutes de bois qu'il gardait comme toujours, pour servir au cas où... La difficulté, c'était de le regarnir en décousant le corps et en reprenant avec le plus grand soin la couture initiale en faisant en sorte que l'intervention soit invisible. Pour moi, c'était facile, les travaux d'aiguille ça me connaissait. Je ne t'ai pas dit, j'ai fait mon apprentissage de modiste. Je n'ai jamais pu exercer mon métier, parce qu'à peine mariée, aussitôt veuve, je suis retournée travailler avec mes parents, mais j'ai fait mes quatre ans d'apprentissage – on commençait à 14 ans juste après le certificat d'étude, et la patronne n'était pas tendre, mais je peux te dire qu'à 18 ans, on savait travailler !

« Le petit ours prit place sur mon oreiller. Je le pressais contre moi, et je ressentais quelque chose d'inhabituel. Et au fil des mois, je me pénétrais de la charge affective dont le petit ours était chargée.

- Gisèle, je trouve que c'est une belle histoire d'amour.

- Je n'irais pas jusque là. Tu sais, il ne faut pas faire trop de romantisme . Je n'ai pas eu de contact avec l'au-delà, je n'ai pas établi de lien avec mon mari. Je dis mon mari parce que c'est la vérité, nous étions légalement mariés, mais je n'ai jamais vécu la vie d'une femme mariée. J'aurais bien aimé, je crois. Grâce à lui, j'ai découvert des choses assez extraordinaires.

J'ai ressenti des peurs... Lorsqu'il était enfant, Philippe avait des peurs, des angoisses que je n'ai toujours pas comprises. Ses parents étaient de braves gens, qui autant que j'ai pu en juger, étaient de bons parents. Il vivait dans un environnement sécurisant. J'ai eu l'impression d'une enfance heureuse. Et pourtant, il y avait ces terreurs qu'il ne pouvait partager avec personne, d'autant qu'il était enfant unique. Il ne m'en a jamais parlé et de toutes façons, nous n'avions pas eu le temps de nous connaître . Deux jeunes gens qui se rencontrent, on s'amuse ensemble, on rit, on joue, on se promène, on critique les adultes, les parents, mais on ne se confesse pas mutuellement, on ne parle pas de choses sérieuses. On peut avoir des rapports physiques, et pourtant garder ses secrets. Mais j'en suis venue à me demander s'il ne pressentait pas qu'il allait être mourir très jeune, et d'une mort violente, et si dans ses peurs, il n'y avait pas des avions qui tournaient au-dessus de sa tête, et mitraillaient au hasard... Attention, je ne fais pas dans la divination, je n'ai jamais communiqué avec les morts. Il m'a semblé tout d'abord que Philippe avait vu sa mort avec précision, mais plus tard, j'ai réfléchi. Ces peurs n'avaient rien à voir avec la guerre. Il avait été tué comme beaucoup, sans savoir ce qui lui arrivait, ni d'où ça venait. C'était des terreurs d'enfant, et je me suis demandé si, en dépit des apparences, il n'avait pas été maltraité. Maintenant, je crois qu'il avait peur d'autre chose, mais quoi ?

Aujourd'hui, je ne ressens plus rien, cela fait trop longtemps, trente-cinq ans... Il n'y a plus de flux. Mais ce dont je suis presque certaine, c'est que Philippe a dormi très longtemps avec son petit ours, et qu'il l'avait encore dans sa chambre étant jeune adulte. »

J'écoutais, intrigué mais pas tout à fait convaincu. Gisèle me semblait si rangée, si raisonnable, si éloignée d'une tireuse de cartes ou d'une voyante avec un crocodile empaillé suspendu au plafond. C'était sa mise si soignée qui m'impressionnait le plus. Tout chez elle sentait la lavande, le linge frais repassé, et peut-être même un soupçon d'odeur de naphthaline.

Comme l'heure s'avavançait, je pris congé. Ce qu'elle disait sur la non-communication des jeunes couples était d'une grande pertinence, je m'en aperçois aujourd'hui. Il y a des peurs, des hontes de son enfance qu'on ne peut pas révéler à l'autre tant que le jeu de la séduction subsiste. Il y a aussi de ces phobies, de ces humiliations risibles pour un adulte, et qui pourtant peuvent blesser cruellement un enfant, des choses dont on ne peut se libérer que par l'écriture. Quelques jours plus tard, je revenais voir Gisèle.

« Dis-moi, mon Fifi, où comptes-tu t'installer ? Tu reviens tout juste de ton service militaire, tu n'a pas d'économies, et dans l'immédiat, tu habites chez tes parents, je le comprends. Mais ce

n'est pas une situation durable. Sans compter que cela te fait beaucoup de trajet, à peu près deux heures par jour.

- Vous avez raison Gisèle, et j'aimerais habiter dans le quartier, pouvoir aller travailler à pied, éviter le métro, chiner dans les passages. Le soir, s'il fait beau, aller flâner sur les boulevards...

- T'installer à une terrasse, un livre à la main, et regarder passer les filles ?

- Heu oui, peut-être

- Mais ne t'excuse pas, c'est de ton âge.

- Sauf que je connais le montant des loyers, et avec mon traitement de fonctionnaire débutant, je peux toujours courir. Même si j'avais les moyens de payer, les propriétaires ne voudraient pas m'accepter. Ils exigent des revenus égaux à quatre fois le montant du loyer, charges comprises. Faites le calcul !

- Je te proposerais bien quelque chose...

- Je vous écoute

- J'ai mon appartement au-dessus du magasin. Au deuxième étage, il y a deux pièces qui étaient occupées par ma sœur Lucienne, et qui sont aujourd'hui fermées. Ma sœur est morte d'un cancer, en 69. Il y a une chambre, une sorte de petit salon, un cabinet de toilette. Et pour prendre un bain, tu pourrais descendre et utiliser ma salle de bains. Je ne te prendrais pas cher, juste pour dire que je ne t'héberge pas gratis ».

J'avais connu en Angleterre, cette formule économique de logement chez l'habitant, et qui était là-bas très répandue. Les propriétaires, qui avaient eu la chance d'acquérir ou d'hériter d'une grande maison sans pour autant être riches, complétaient ainsi leurs ressources. Il y en avait aussi dont les loyers aidaient à rembourser un prêt immobilier. De jeunes célibataires pouvaient ainsi se loger correctement, dans de bons quartiers, en dépit du prix exorbitant de l'immobilier. J'avais bien aimé, mais peut-être parce que c'était en Angleterre, et que les Anglais savent ne pas empiéter sur l'espace vital de leur voisin. On sait y cohabiter dans un espace restreint sans se toucher, sans envahir les autres, et c'est sans doute nécessaire sur une petite île très peuplée. En France, c'est plus difficile. J'avais demandé à réfléchir quelques jours avant de donner ma réponse. Elle ne m'avait pas parlé de cette sœur, dont le décès rendait ces deux pièces fort opportunément vacantes. Tout cela me semblait un peu filandreux, de la façon dont elle m'avait raconté sa vie, j'avais l'impression qu'elle était une fille unique, et cependant je ne voyais pas quel intérêt elle pouvait avoir à me mentir.

J'aurais bien demandé leur avis à mes parents, mais j'avais hésité. Si j'avais trouvé un appartement à louer dans le deuxième arrondissement, ils en auraient été très heureux. Ils m'auraient aidé à m'installer, à le rénover. Ma mère aurait aussitôt entrepris la confection de rideaux et mon père aurait entrepris la réfection de l'installation électrique. Mais partager en quelque sorte l'appartement d'une femme d'un certain âge, c'était une autre chose. Je m'attendais

à quelques piques de la part de mon père, s'interrogeant sur les véritables intentions de ma logeuse, et à des allusions à peine voilées sur la prétendue lubricité des vieilles dames. Je craignais surtout les jérémiades de ma mère que j'imaginai sans peine « Je me demande quel agrément tu peux trouver avec une vieille folle, si c'est la compagnie des vieux qui t'intéresse, tu as tes parents, pas la peine d'aller chercher plus loin ! Et tu verras qu'elle ne contentera pas de ton loyer. Elle te fera payer tout un tas de choses, et je ne serai pas là pour t'empêcher de te faire plumer ! » Je pris la décision de les avertir mais d'en dire le moins possible, et de toutes façons, surtout pas la vérité. J'ai donc raconté qu'une commerçante du quartier avait deux pièces attenante à son atelier, dans lesquelles elle logeait son employée à l'époque où son affaire était prospère. Ainsi, j'avais décrit Gisèle comme la propriétaire d'un petit atelier de couture qui périssait du fait de l'évolution des mœurs et de la mondialisation : plus personne ne faisait confectionner sur mesure, on ne faisait plus réparer les vêtements, c'était plus simple et moins cher d'acheter de la camelote fabriquée dans les pays du Maghreb (parce que la confection n'avait pas encore été délocalisée en Chine). Et comme son petit logement n'était plus occupé, elle le louait. C'était plausible, pas tout à fait faux, et rassurant pour mes parents.

Il m'était arrivé à plusieurs reprises d'inviter Gisèle à déjeuner à l'extérieur. Je m'ennuyais ferme dans ma bibliothèque. Lorsque j'avais passé le concours, je m'imaginai que j'allais travailler dans le livre ancien, organiser ou du moins collaborer à des expositions, faire des recherches, aller dans les ventes aux enchères pour le compte de l'État, peut-être même convoier des ouvrages précieux à l'étranger. Et je me retrouvais chargé, avec une dizaine d'autres collègues, de cataloguer les périodiques, c'est à dire de décrire le premier numéro de chaque nouveau titre ou de chaque changement de titre et de rédiger la notice qui paraîtrait dans la Bibliographie de la France. Et il fallait se conformer à la virgule près, à des normes nationales et internationales dont la complexité réjouissait les virtuoses de la chose, mais que je maîtrisais assez mal comme on dit en langage policé. Occupation fastidieuse s'il en fut, mais pour mon malheur, considérée comme une tâche scientifique, et à ce titre, confiée exclusivement à des conservateurs. Et les périodiques n'avaient rien de passionnant. On m'avait refilé toute une série de journaux syndicaux, et aussi un mensuel d'études mariales qui se démultipliait en une dizaine d'éditions régionales, avec de subtiles différences dont il fallait rendre compte dans la notice bibliographique. Pour résumer, je regardais fréquemment la pendule. Mes déjeuners avec Gisèle étaient une récréation. Nous n'allions pas dans des établissements de luxe, je n'en avais pas les moyens, ni dans ces petits restaurants qui proposent pour des prix raisonnables, des plats de terroir roboratifs. Gisèle avait un appétit d'oiseau, et je ne tenais pas à me charger l'estomac le midi. Nous allions dans les petits restaurants chinois du quartier, où l'on pouvait manger léger, pour pas cher, en buvant un petit rosé sans intérêt mais qui, bien glacé se révélait désaltérant. Nous ne ressemblions pas à des amoureux, et la différence d'âge était plus que visible, mais il devait être évident qu'il y avait entre nous un rapport de séduction. Je considérais Gisèle comme

une jolie vieille dame, avec beaucoup de charme, sans pour autant éprouver un quelconque émoi physique. De son côté, elle avait parfois des gestes d'affection que je ne savais pas comment interpréter. Des collègues qui nous avaient vus avaient cru de bon goût de me chambrer.

« He bien dis donc, tu nous avais caché que tu avais le béguin pour les femmes-enfant... »

Je n'avais pas tenté d'expliquer la nature de nos rapports, à quoi bon, j'avais répondu que cette dame était ma tante, ce qui après tout était vraisemblable, même si notre comportement n'était pas tout à fait celui d'une tante avec son neveu.

Gisèle mettait infiniment de tact et de finesse dans son art de la séduction. Rien n'est plus désolant qu'une femme vieillissante qui tente d'exhiber des appâts flétris. On raconte à propos de Voltaire une anecdote aussi savoureuse que cruelle. Une dame d'un certain âge, croyant que sa poitrine, bien que flétrie, pouvait encore susciter la concupiscence, arborait volontiers des décolletés vertigineux. Et croyant que Voltaire regardait ses seins avec insistance, elle lui dit : « Se pourrait-il, Monsieur, que vous vous intéressiez encore à ces deux petits coquins ? Et Voltaire de répondre : Petits coquins ? Madame, je vois surtout deux grands pendards ». Gisèle avait le bon goût de dissimuler tout ce qui n'était plus parfait, n'imposant jamais la vue d'un bras un peu flasque ou de genoux ridés. Mais la mode, en ce milieu des années 70, était de son côté. La mini-jupe avait laissé la place à des jupes plus longues, que les femmes portaient en hiver avec de grandes bottes. Et beaucoup de femmes de tous âges, avaient adopté le jean, sous diverses formes, en denim, en velours, en toile. Gisèle évitait les débardeurs, les robes sans manches.

Habituellement nous dînions chacun de notre côté. Le midi, j'allais le plus souvent à la cantine, le soir je rapportais des plats à emporter, que j'achetais chez le traiteur viet-namien du coin (on l'appelait le chinois, mais à Paris, les chinois sont très souvent des viet-namiens, et beaucoup de Français, moi le premier, ne savent pas faire la différence. Parfois, nous nous faisons un dîners à domicile. La salle à manger était petite, démodée, avec des meubles en chêne robustes mais assez laids, comme les aimaient la petite bourgeoisie entre les deux guerres. Il y avait des napperons, de toute évidence brodés à la main, quelques étains. Un papier peint défraîchi, avec des feuillages verdâtres. Mais on se sentait bien dans cette petite pièce, isolé de l'agitation et du bruit de la rue. Le menu était simple, une soupe, une omelette aux champignons ou un gratin de macaronis. Les choses sérieuses commençaient au dessert. Ce soir-là, elle avait ouvert une bouteille d'un excellent porto. Nous étions d'accord sur le fait que le porto en apéritif est une hérésie. Il doit être dégusté à la fin du repas, avec des fromages forts ou des desserts sucrés. En revanche, le champagne se boit à l'apéritif. Les meilleurs sont beaucoup trop acides pour être confrontés à des pâtisseries. Nous n'avions pas pris d'apéritif, et n'avions bu au cours du repas, que de l'eau gazeuse. Mais nous avons fait un sort à la bouteille de porto. Disons que nous étions l'un et l'autre dans un état propice aux confidences...C'est à la fin du repas que

Gisèle avait abordé une question qu'elle n'avait jusque là qu'effleurée, les doudous des animaux domestiques, et en particulier des chiens.

« Je sais mon Fifi que tu aimes les chiens, et j'ai pu constater lorsqu'on en rencontrait que tu avais un bon contact avec eux. Hé bien je vais te dire ce que j'ai appris avec les doudous des chiens. Il y a quelques années, on m'avait apporté un lapin en peluche qui était pas mal amoché. La propriétaire m'avait dit que c'était la peluche de son chien, qu'elle avait l'impression qu'il y tenait beaucoup, et qu'elle préférait pour avoir la paix, la faire réparer plutôt que d'en acheter une autre, qu'il n'adopterait peut-être pas, parce que c'était un chien difficile à vivre. J'ai donc remplacé le bourrage, recousu le ventre du lapin, et refait les oreilles. Et j'ai ressenti quelque chose d'étrange. Il y avait dans ce lapin des vibrations, quelque chose de très doux, un sentiment, oui je dis bien un sentiment, J'avais déjà ma petite idée. J'ai demandé à ma cliente à quel âge elle avait eu son chien. À six semaines m'avait-elle répondu. Mon hypothèse se confirmait. Ce chien avait été sevré trop tôt, il cherchait dans sa peluche un contact avec les autres chiots de la portée, dont on l'avait privé. Privé d'une relation essentielle pour son développement, ce boxer n'était pas devenu le chien confiant qu'il aurait dû être. Il était devenu craintif, malheureusement peu sociable, et parfois agressif avec ses congénères. Comme c'était un animal puissant, il aurait pu devenir dangereux. Et tout cela, je l'avais appris en mettant son lapin contre mon coeur. Mais la charge que j'avais sentie dans le lapin m'avait permis d'affirmer à ma cliente que son chien avait simplement besoin de jeu et surtout de contacts physiques avec sa famille humaine. Il fallait aussi faire en sorte qu'il ne soit pas seul toute la journée, faute de quoi il pourrait développer un comportement « délicat à contrôler » comme on dit pour ne pas effrayer les gens. Et j'avais vu juste.

Chaque jour, Gisèle avait une histoire nouvelle à me raconter. Presque tous les soirs, après le travail, je passais la voir dans son atelier, et nous prenions un « rafraîchissement ». C'était ainsi que nous avions pudiquement désigné le Martini Dry du soir. En général, c'est moi qui allais l'acheter au magasin Nicolas de la rue. Gisèle n'avait pas fait d'études, elle était allée en apprentissage juste après le certificat d'études, mais ensuite, elle avait beaucoup lu, et beaucoup réfléchi. Elle disait que les sentiments, comme les croyances, avaient besoin d'un support physique pour se développer. L'homme ne pouvait pas croire à un Dieu qui ne serait qu'une abstraction, il avait besoin d'une image, d'un objet, icône, médaille, ou crucifix. Et de la même façon, les poupées, les peluches, étaient un réceptacle d'émotions qui avaient besoin d'un support matériel. Ses théories me semblaient un peu approximatives. Pour ce qui est des objets de piété, j'aurais aimé avoir les clartés d'un théologien. Dans ce domaine, les connaissances de Gisèle étaient assez légères. Et tout cela devenait plus fumeux à mesure que le niveau de la bouteille baissait ! Je commençais à la regarder différemment. C'est vrai qu'elle n'avait plus vingt ans, et ce depuis longtemps, mais ses yeux verts étaient superbes. D'un autre côté, j'avais tout de même

l'impression qu'elle était un peu givrée. Un soir, nous avons évoqué des souvenirs d'enfance, et nous avons tous deux la nostalgie du catéchisme avec les anges, les merveilles de la vie des saints, les apparitions miraculeuses, toutes ces belles histoires dont l'Église juge aujourd'hui qu'elles doivent être abordées avec prudence, ce qui veut dire en clair qu'il faut éviter d'en parler. Nous nous amusons à nous remémorer les réponses du catéchisme, souvent cocasses car elles visaient à exposer en des termes accessibles à des enfants de 10 ans des questions qui rendent encore perplexes des théologiens de grand savoir... La définition de la mort était particulièrement savoureuse. Qu'est-ce que la mort ? - La mort est la séparation de l'âme et du corps. Avec ça, on est bien avancé... A 10 ans, j'imaginai que l'âme pouvait aller se balader quelque part, ayant décidé de quitter un corps dans lequel elle se sentait mal à l'aise, mais je ne voyais pas pourquoi des corps sans âme n'auraient pas continué à vivre. Au catéchisme, l'abbé disait que les animaux n'ont pas d'âme, et pourtant, ça ne les empêche pas de vivre, et d'avoir un cerveau. Gisèle adorait divaguer sur ces questions. Elle disait que ce qu'elle appelait la charge affective pouvait exister de façon autonome, et se transmettre. J'avoue qu'elle m'inquiétait un peu, et j'avais un peu la crainte de me voir entraîné insensiblement dans son délire. Et puis quand je la voyais douce, tranquille, s'adonner à ses travaux d'aiguille, mes craintes disparaissaient.

Les parents de Gisèle l'avaient envoyée au catéchisme par tradition, comme les miens, sans être pour autant croyants. Ça ne l'empêchait pas de croire aux miracles de Lourdes, de porter des médailles, et de faire maigre le vendredi saint. Quant à la résurrection de la chair, c'était notre grand sujet d'amusement, quand, assis à la terrasse d'un café, nous observions les passants. On décidait des chairs qu'il faudrait faire « résurrectionner » comme nous disions pour plaisanter, et celles qu'il vaudrait mieux laisser dans leur triste état. Il nous arrivait aussi le soir, de nous adonner à un passe-temps infiniment relaxant, qu'elle m'avait appris, la remise en état des lainages. Il ne s'agissait pas de les nettoyer, mais d'éliminer toutes les petites boules de laine qui se constituent, lorsqu'un lainage précisément bouloche. On peut employer pour cela des rasoirs à pulls, de petits appareils semblables à des rasoirs électriques, Mais il arrive que la lame tournante en vienne à arracher la boule plutôt que de couper nettement le fil qui la rattache à la laine. Avec une bonne paire de ciseaux de lingère, bien aiguisés, on faisait un travail beaucoup plus net, en respectant la laine.

Je l'avais à plusieurs reprises, interrogée sur la poupée que j'avais trouvée, et qui m'avait conduite dans sa boutique. Elle ne m'avait pas répondu directement, elle avait simplement commenté l'attitude de la petite fille. « Je vais peut-être te choquer, mais je te dis comme je le pense. On dit que les enfants naissent innocents, et que certains se pervertissent par la suite. Ce n'est pas vrai, il y a des enfants foncièrement méchants dès la naissance. Oui, il y a des enfants qui prennent plaisir à torturer les animaux. Il y a aussi de petits assassins, qui tuent volontairement en pleine conscience, et non par accident ou par ignorance comme le prétendent

les bonnes âmes. Et parfois, ces enfants deviennent meilleurs, ou moins mauvais, en grandissant. Et d'autres fois, ils grandissent dans le mal. J'ai connu une femme, qui un jour est venue me porter une poupée à réparer, la poupée qu'elle avait lorsqu'elle était une petite fille. J'avais tout de suite senti un malaise au contact de cette poupée. Et lorsque j'avais commencé les travaux (c'était une poupée de tissus, il fallait refaire des coutures, et changer le bourrage), j'ai été saisie d'effroi. De cette poupée émanaient des ondes funestes, inquiétantes. Et lorsque la cliente était revenue la chercher, j'avais dû lui dire que j'avais été incapable de poursuivre le travail, et que je renonçais à remettre sa poupée en état, car cette poupée avait été chargée de flux terrifiants, qu'elle sentait la mort, que j'étais persuadée qu'elle était liée à un crime. Cette femme est revenue me voir, en insistant pour que je répare sa poupée. À chaque fois, je lui disais ma certitude d'un lien entre cette poupée et un assassinat. Elle venait me voir sans raison précise, je sentais qu'elle voulait me dire quelque chose. Un jour, elle a dû se croire découverte, et elle a fini par m'avouer qu'étant enfant, elle avait tué par plaisir, et de sang-froid. Elle s'était installée sur le bord d'une petite route de campagne peu fréquentée, en attendant que passe un cycliste. Comme il y avait une légère montée, les cyclistes roulaient lentement. Et lorsqu'elle avait vu passer une femme sur sa bicyclette, elle avait pris un silex aux angles acérés, avait visé la tête. La pauvre femme était tombée, mais la blessure était superficielle. La gamine avait alors pris une grosse pierre, et avait de toutes ses forces frappé de toutes ses forces. La femme avait le crâne ouvert. L'enfant l'avait regardée mourir, puis s'en était allée. Elle n'en avait jamais parlé et personne n'avait jamais rien soupçonné. L'enquête de gendarmerie avait conclu à une mort accidentelle, une mauvaise chute sur une pierre acérée. Il ne lui était resté que sa poupée à qui elle pouvait confier son crime. Il y avait aujourd'hui prescription, et de toutes façons, comme elle n'avait que douze ans à l'époque des faits, elle n'avait aucun risque d'être poursuivie.

J'ai senti mon sang se glacer et ce n'est pas une expression toute faite, comme si une lame glacée me transperçait, tandis que le froid me gagnait de l'intérieur. Je suis persuadée que cette femme ne cherchait pas à libérer sa conscience. Elle prenait du plaisir à parler de son crime, d'autant que personne ne pouvait rien contre elle. Je pense que cette femme est toujours dangereuse, et je peux te dire que je fais attention à bien fermer la porte et les volets chaque soir. La remise en état des poupées, ça n'est pas sans risques. Il y en a auxquelles il ne faut pas toucher. Je pense à ces poupées particulièrement réalistes, qui ressemblent à de véritables enfants. Ce ne sont pas des poupées d'enfants. Elles sont achetées par des femmes, des femmes en mal d'enfant, des femmes qui ont perdu un enfant, des histoires d'adoption qui ont mal tourné. Une fois, c'est un homme qui est venu m'apporter ce genre de poupée. Je n'ai pas cherché à savoir, je lui ai dit que je ne savais pas faire. Il m'avait suffi de voir le genre de réparation à effectuer pour comprendre que c'était un pervers, complètement cinglé, et potentiellement dangereux. »

Un soir, elle m'appela pour boire le café, c'était son habitude de prendre un café avec un nuage de lait avant d'aller se coucher. C'est peut-être paradoxal, mais pour bien dormir, ça marche, mais à mon avis à condition de mettre un peu de lait. Elle voulait me faire parler. Elle servit le café sur une table basse, et m'invita à m'asseoir à côté d'elle sur son vieux canapé délabré.

« Dis-moi, tu n'as pas disons, une fiancée ? »

Là Gisèle avait frappé juste et fort. C'était exactement la question qu'il fallait me poser pour je j'en vienne à m'épancher.

« J'ai eu quelques flirts, quelques amours avortées dans mon adolescence. Les filles m'aimaient bien, on disait même que j'étais le chéri de ces demoiselles, j'étais l'ami, le confident, le bon copain, mais ça n'allait pas plus loin ou du moins pas souvent. Et je dirais que quand ça allait plus loin, ça n'allait pas très loin. Je m'en suis contenté. Parfois, je ne savais plus trop si j'étais un amoureux ou simplement un ami très proche. Évidemment, par la suite, ça s'est arrangé. On peut dire que j'ai eu une amie, que je voyais de temps en temps. C'était une camarade de faculté, une bonne copine, un jour on a sauté le pas. Et puis elle est partie comme lectrice dans une université anglaise. Alors j'allais la voir en Angleterre à peu près tous les deux mois. J'y passais trois ou quatre jours. Et puis ça s'est terminé bêtement. La dernière fois que j'y suis allé, elle m'a dit qu'elle devait héberger des cousins, et du coup, elle m'a envoyé dormir chez une de ses voisines, qui était devenue une amie. C'était une femme charmante, professeur de dessin, un peu bohème, la cinquantaine qui se laisse aller : des kilos en trop, mal trifflée, les cheveux longs grisonnants. Très gentille, végétarienne, grande amie des chats, donc rien qui puisse faire fantasmer. Ma copine ne risquait rien. Mais en fait, l'histoire des cousins à héberger, ça m'a semblé assez filandreux. J'ai eu l'impression qu'il y avait un autre homme là-dessous, quelqu'un avec qui elle envisageait quelque chose de durable et de sérieux. Quand je l'ai quittée, sur le quai de la gare, elle avait une larme au coin de l'oeil. J'ai eu peur d'avoir compris. Et depuis ce jour, pas une seule lettre, aucune nouvelle. En fait, je crois que je n'ai plus personne .

Et puis j'ai eu une liaison avec une femme qui venait de divorcer. Elle avait besoin de compagnie. J'ai vu qu'il y avait on peut dire une fenêtre de tir, il ne fallait pas attendre. On s'est aidés mutuellement. Ça n'a pas duré, parce que ça ne pouvait pas durer, mais j'ai bien aimé la nature de notre relation. Pas d'amour, j'en suis certain. Pas d'amitié non plus. Mais quelque chose que je n'aurais pas imaginé. J'étais encore relativement innocent, mais j'avais envie de m'instruire. Et ce qui aurait pu être une suite de rapports exclusivement physiques, dans une ambiance parfois sordide, car il nous arrivait de nous rencontrer dans des hôtels miteux était en définitive très tendre, et assez innocent. Mais tout cela est terminé, elle a rencontré un homme plus âgé avec qui elle s'est remariée. Tant mieux pour elle, je n'avais pas ma place dans sa vie et je pense que si notre relation avait duré, je serais allé au-devant de beaucoup d'ennuis. »

Gisèle m'avait écouté avec attention. « C'est bien, me dit-elle. Tu n'as peut-être pas beaucoup d'expérience de la vie, mais suffisamment pour comprendre certaines choses. »

Elle avait un combiné radio-tourne-disque d'un modèle ancien, un appareil à lampes Ducretet-Thomson, massif, avec un coffrage en bois verni, le genre d'appareil dont personne ne voulait plus à cette époque, et qui maintenant sont très recherchés. Elle me demanda de lui mettre le Bal perdu de Bourvil, qui était en évidence sur le meuble. Gisèle s'était rapprochée, avait mis sa tête sur mon épaule. J'aimais son parfum, démodé, d'avant-guerre, et envahissant. Il allait imprégner mon pull, j'allais garder sur moi cette odeur plusieurs jours, et je m'apercevais que cette perspective ne me déplaisait pas. Nous écoutions Bourvil, et je vis ses yeux embués de larmes. C'était tout juste après la guerre, dans un p'tit bal qui s'appelait...

« Excuse-moi, me dit-elle, c'est idiot.

- Ne dis rien, Gisèle, moi aussi, j'aime beaucoup cette chanson ».

Je me suis aperçu que pour la première fois je l'avais tutoyée.

J'allais à peu près toutes les semaines voir mes parents. J'arrivais le plus souvent le vendredi soir et je repartais le dimanche après le déjeuner. J'en profitais pour faire laver mon linge, j'aidais mon père au jardin. J'évitais de leur parler de Gisèle, car je ne voyais pas l'intérêt de me heurter avec eux. Ils voulaient absolument que je profite de mon état de célibataire sans charges pour commencer à me constituer un bas de laine. Leur idée, c'était de me faire acheter un studio ou un petit deux pièces. Ils m'auraient donné l'apport nécessaire, que j'aurais complété par un prêt. Le projet ne m'emballait pas, je me serais retrouvé au maximum de mes capacités de remboursement, et j'aurais dû surveiller la moindre dépense. Et puis je me sentais bien chez Gisèle. Le temps avait passé, nous avons traversé l'hiver, le printemps se terminait. Bientôt l'été, les vacances. J'irais sans doute rejoindre mes parents en Bretagne, où ils avaient une petite maison. Je les aiderais comme tous les ans dans les travaux d'entretien : repeindre les volets ou le portail, consolider le grand mur de clôture, dont les pierres se détachaient, nettoyer les gouttières des feuilles mortes,, tailler les haies. Mais en attendant, je n'avais toujours pas abordé la avec Gisèle question de Moomin et la poupée, ce Moomin qui m'avait amené vers elle. Il était toujours dans la vitrine de la mercerie, avec la poupée contre lui.

« Tu n'as pas l'intention de réparer la poupée ? Pour les vêtements, ça ne doit pas te poser de problème, je suppose que tu peux recoller des cheveux, mais le nez, c'est peut-être difficile ?

- Je sais le faire. Le procédé diffère selon la nature du matériau. On peut coller, parfois souder, reconstituer avec des résines, des mastics, et puis sculpter, poncer, et pour terminer, on peint. J'ai un aérographe avec un petit compresseur, comme en utilisent les modélistes.

- Mais alors, Gisèle, pourquoi n'as-tu pas commencé à la remettre en état ?

- Fifi, lorsque tu es venu m'apporter cette poupée, je me suis interrogée. Je me suis demandé jusqu'où je pouvais te dire certaines choses. Je commence à te connaître, et je crois que je puis te révéler quelques secrets, mais pas ce soir. Tu es un gentil garçon, et je sais que tu ne m'as jamais considéré comme une vieille folle. Je te parlerai bientôt. Il faut que moi-même je me sente prête.

Je devais bientôt partir pour la Bretagne. Gisèle me demanda de lui réserver une soirée, elle avait décidé de me parler. Je ne savais pas à quoi m'attendre, et ce soir venu, Gisèle me semblait mal à l'aise. Nous avons bu deux ou trois apéritifs (peut-être quatre) et fumé quelques cigarettes. Elle me parla encore des poupées et des peluches, qui pouvaient aussi transmettre des messages, qu'il n'était pas donné à tout le monde de les interpréter, et que parfois, ça pouvait être dangereux. Je ne comprenais pas où elle voulait en venir. Elle portait, en dépit de la saison estivale, une jupe plissée qui descendait un peu plus bas que je genou et recouvrait le haut de ses grandes bottes. Elle se mit debout devant moi, à quelque distance, prit dans ses mains le bas de la jupe et la releva d'un côté, presque jusqu'à la taille, de façon à dénuder entièrement la jambe droite. J'en fus stupéfait, et même bouleversé. La jambe était partiellement amputée : une prothèse faite d'un treillis métallique, enserrait le haut de la cuisse, maintenue par un harnais en cuir fixé à la taille. Cet appareillage me faisait peur, et en même temps m'attirait. C'était donc pour cela qu'elle boitait légèrement, c'était pour cela qu'elle portait toujours des bottes avec ses jupes longues lorsqu'elle ne mettait pas de pantalons.

« Tu comprends maintenant qui est la poupée mutilée ? Et cette pauvre poupée, tu l'as confiée à Moomin. Mais qui est Moomin, ou est-il ? »

À mon retour de Bretagne, je me rendis directement chez Gisèle. Le rideau de fer de la mercerie était tiré. J'avais la clé de la porte qui donnait sur la rue et donnait directement accès à l'appartement. Il me fut impossible d'introduire la clé dans la serrure. Je lui avais pourtant envoyé une carte postale pour l'avertir de la date et de l'heure de mon arrivée. Je ne savais pas comment la joindre, à cette époque, il n'y avait pas de téléphones portables. Je suis allé voir les commerçants voisins. Ils me dirent que Madame Rouleau avait tiré le rideau de fer il y avait à peu près trois semaines. On l'avait vue monter avec des bagages, dans un taxi. J'étais d'abord surpris, très étonné qu'elle ne m'ait pas averti. Elle n'avait aucune raison d'agir de la sorte, nous n'avions jamais eu de différent. Et puis j'avais des affaires personnelles chez elle, des vêtements, quelques livres, deux ou trois paires de chaussures, et c'était très surprenant qu'elle n'y ait pas songé. Je m'étais alors senti trahi. Je lui avais donné toute ma confiance, je croyais qu'il y avait entre nous de l'amitié, de l'affection même, et j'étais traité comme un locataire lambda, ou même un locataire indélicat.

Et avec cela, je n'avais plus de domicile. Je n'avais pas la clé de la maison de mes parents, qui étaient restés en Bretagne pour encore trois ou quatre semaines. Je n'allais tout de même pas m'installer à l'hôtel en attendant leur retour ! Et puis j'avais quelques effets qui m'appartenaient et que j'aurais voulu récupérer. Dans l'immédiat, il fallait bien que je passe la nuit quelque part, et que je puisse faire un brin de toilette pour me présenter décemment le lendemain à mon travail. Je me résignai à trouver un petit hôtel dans le quartier. Il y en avait un rue de Richelieu, qui me semblait à peu près convenable, et probablement pas trop cher. La porte d'entrée donnait sur un

hall exigü, avec le bureau d'accueil à droite, un couloir étroit au fond l'ascenseur donnant sur les chambres dans les étages. Je poussai donc la porte, à regret. La réceptionniste était une femme d'âge mûr, avec un air d'autorité qui laissait penser qu'elle était la patronne.

« Bonsoir Monsieur. Vous habitez chez Madame Rouleau, la mercière, n'est-ce pas ?

- Oui, c'est exact, elle ne m'a pas prévenu et je me retrouve à la rue. On me dit qu'elle est partie, mais tout ce que je sais, c'est que ma clé n'ouvre plus la porte. Je pense que les serrures ont été changées, mais pourquoi je l'ignore.

- Je vous expliquerai tout cela un peu plus tard. Mais je vous attendais et j'ai fait préparer votre chambre. Si vous voulez bien me suivre...

- Vous m'attendiez ? Mais quel est le prix de la chambre ?

- Ne vous inquiétez pas de cela, vous serez bien chez moi.

Elle monta avec moi dans l'ascenseur, qui était fort exigü. Lorsqu'elle ouvrit la porte de la grille, de sa main gauche, je vis que sa main droite était gainée de cuir noir et que les doigts semblaient être immobiles.